

*La Maison-Dieu*, 173, 1988, 7-17

TABLE RONDE

L'HYMNAIRE DE  
« LITURGIA HORARUM »  
ET SA TRADUCTION FRANÇAISE

TABLE RONDE

*Pierre-Marie Gy.* — Pour parler ensemble de l'hymnaire de la « Liturgia Horarum » et de sa traduction française, à laquelle nous avons presque tous pris part, notre table ronde réunit des compétences diverses : celle du poète, auteur d'hymnes françaises, avec le P. D. Rimaud ; celle de M. J. Perret, le maître-traducteur de Virgile ; celle de M. J. Fontaine, qui fait autorité dans le domaine de l'hymnique latine chrétienne. Le P. J.-Y. Hameline et moi-même sommes ici comme liturgistes, lui surtout, au point de jonction entre l'histoire de la liturgie et celle de la musique. Certains d'entre nous ont-ils à s'exprimer d'abord sur notre entreprise de traduction comme telle ?

*J. Perret.* — Je me suis inscrit avec plaisir dans la petite équipe qui a travaillé. Initialement, je pensais que nous n'aboutirions jamais. Et nous avons abouti. J'étais

effrayé à la perspective de faire une traduction officielle, alors que mon expérience c'est que les traductions doivent varier suivant les époques et il faut qu'il y ait beaucoup de traductions qui se succèdent.

*D. Rimaud.* — Pour reprendre un peu les choses comme M. Perret les a commencées, ma grande crainte était de m'affronter à un latin difficile avec lequel je me bats depuis ma plus tendre enfance et pour lequel j'avais peu de sympathie.

Et puis, il y avait, de ma part, une assez grande méconnaissance des hymnes de *Liturgia Horarum*.

Je connaissais un certain nombre de celles qui sont réputées comme étant de grande valeur, celles d'Ambroise, de Prudence, pour ne citer que des noms que j'ai retenus et qui émergent.

Alors, j'ai eu un très grand intérêt à travailler à ce *Corpus* qui constitue une sorte de trésor pour l'Église, même s'il n'est pas grandement utilisé dans beaucoup d'endroits. Ce qui m'intéressait vivement, c'était de voir comment les hymnes modernes — puisque je suis plus ouvert sur les hymnes modernes que sur les anciennes — comment les hymnes modernes s'inscrivent dans cette tradition. Je vois d'assez grandes différences entre l'hymnodie contemporaine et l'hymnodie de la tradition, notamment en ceci qu'elle est hymnique dans un sens moins contemplatif du mystère — ou moins doxologique — et qu'elle est quelquefois plus implorative, plus dépréciative.

*P.M. Gy.* — Je voudrais vous poser, à vous, mais aussi à nos latinistes, une question à propos de ce type de poésie religieuse, de poésie adressée à Dieu, en somme.

Je crois deviner que la poésie nous permet aujourd'hui de traiter un rapport avec Dieu des profondeurs de nous-mêmes, que la psychologie de notre temps nous a appris à mieux connaître et que d'autres types de prière ne traitent pas aussi bien.

Je me demande si certaines des choses que nous chantons à l'église sont vraiment poétiques ou au contraire

d'un type de langage qui est de notre temps, mais qui n'est pas toujours poétique ?

*D. Rimaud.* — Je crois qu'il faut le dire tout net : il y a bien des choses que nous chantons à l'église et qui ne sont pas de nature poétique. Il n'y a pas que la poésie qui soit entrée dans la liturgie. Et puis, il y a les psaumes : ils sont d'une poésie sans doute assez éloignée de ce que nous appelons la poésie.

*J. Fontaine.* — La poésie est le contraire de la prose — comme dit M. Jourdain. C'est un discours qui est plus pur, plus dense, qui se tient beaucoup plus près de l'expression du vécu, en l'occurrence du vécu religieux, en particulier à cause de ce qui a été souvent massacré dans les traductions et à quoi nous avons jalousement veillé : l'intensité métaphorique. Il semble que là, nous sommes dans le vif du sujet, car la métaphore est vive, comme dit Ricœur, elle est un langage du vécu beaucoup plus transparent à ce vécu et qui est un langage qui transfère (*metaphora = translatio*), et c'est par là qu'on rejoint l'essence même de la poésie religieuse ; *transcendimus ea*, dit Saint Augustin, lors de l'extase d'Ostie.

Cela doit aller jusqu'à nos âmes et nous faire passer au-delà. Ce passage au-delà, c'est ce que fait opérer la poésie, d'un pur point de vue littéraire. Et c'est précisément par là qu'elle coïncide avec le projet d'une expression religieuse totale. Cela relève d'une analyse purement formelle et littéraire, mais il me semble que cela a été très important dans l'orientation du travail que nous avons fait.

*P.M. Gy.* — Il me semble qu'il y a deux éléments : d'une part un certain rythme du langage ; d'autre part un fonctionnement des images qui n'est pas réservé aux hymnes, mais dont les hymnes sont un lieu privilégié. En voici deux exemples :

Pour évoquer le mystère de l'Ascension du Christ, S. Augustin a employé une image, reprise par plusieurs autres après lui, selon laquelle, lors de l'Ascension, « la

tête du Corps arrive au Ciel ». C'est une image extraordinairement profonde et parlante !

Mon second exemple est pris, non de *Liturgia Horarum*, mais d'une hymne pour l'Assomption de Crashaw, ce poète anglais du 17<sup>e</sup> s. converti au catholicisme. On y trouve une image hardie : lors de l'Assomption de Marie « le ciel retourne chez lui », « Heaven goes home ».

*J. Fontaine.* — Une traduction poétique doit tenir compte d'abord de la poésie et du langage poétique, et la gageure que nous avons tentée est de renouer ce qui s'est dénoué au siècle dernier : la tradition hymnique latine, d'une part, et d'autre part, ce qu'on appelle les « cantiques » au sens du 19<sup>e</sup> siècle.

*P.M. Gy.* — La question n'est pas de dire qu'il n'y a pas d'autres discours, d'autres paroles, d'autres véhicules de la foi que la poésie, il faudrait savoir si la poésie est nécessaire parmi les véhicules de la foi et s'il y a des choses qu'elle est seule à pouvoir faire.

*J. Perret.* — Si on se place en dehors de la liturgie, il suffit de lire Péguy, par exemple. Peut-on imaginer qu'il soit possible de mettre en prose ce qu'il y a dans *Eve* ? C'est absolument impossible ! Ce sont des choses qui s'effondreraient dans le ridicule, dans l'inanité, si c'était exposé en forme de prose. Et quand c'est exposé en forme de poésie — je pense par exemple à cette évocation de la résurrection au dernier jour —, ce sont des choses que non seulement je trouve belles, mais qui m'approfondissent, me semble-t-il, dans mon adhésion à ce que peut être cette vie éternelle. C'est une chose, cela. Alors, je reprendrais ce que disait M. Fontaine : la poésie rend possible des métaphores.

Les métaphores, il me semble, ne peuvent guère s'employer abondamment et librement, que dans un langage rythmé qui, tout de suite, invite le lecteur à se placer à un autre plan. La poésie comme langage distinct de la prose a sa place dans la prière.

*J. Fontaine.* — Et c'est là qu'il faut dire modestement, au niveau des artisans que nous avons essayé d'être, qu'on n'avait pas très sérieusement jusqu'ici abordé une traduction qui satisfasse aux exigences que nous nous sommes imposées.

*D. Rimaud.* — Il y a eu des essais de traduction avec d'autres présupposés de ce que c'est que la poésie ; par exemple, que la poésie française devait être obligatoirement rimée, avec des alexandrins de préférence.

*J. Perret.* — Nous pouvons dire que nous avons bénéficié d'une libération de la poésie qui s'est produite dans le courant de la création littéraire française du 19<sup>e</sup> siècle et que cela n'aurait pas été possible il y a un siècle. Il y a un siècle, on était enfermé dans les rendus prosaïques misérables des hymnes latines, en considérant que c'était intraduisible et que pour le peuple, on ne pouvait faire que des choses très élémentaires.

*J. Fontaine.* — Peut-être la fréquentation de la poésie moderne, au sens très large où on la définit depuis un siècle en France, nous rend-elle plus sensibles qu'on n'aurait pu l'être il y a un siècle et demi, au type de poésie qui se dit dans l'hymnodie latine. Il me semble, en particulier, que le rutillement d'images contradictoires est une chose qui ne nous choque plus comme elle aurait choqué il y a un siècle et demi.

Par conséquent, nous bénéficions d'une conjoncture dans laquelle on peut tenter l'expérience avec une certaine chance, parce que cette nouvelle perception de l'essence de la poésie nous encourage à créer en supposant à l'avance une réceptivité nouvelle du lecteur (ou liseur-chanteur d'aujourd'hui), à l'essence même de la poésie hymnique la plus ancienne.

*P.M. Gy.* — Dans les propos que nous tenons, le problème le plus difficile est de savoir si, face à la création littéraire actuelle, notre entreprise est, non seu-

lement légitime, mais, d'une certaine façon, nécessaire pour renouer avec la tradition.

*J. Fontaine.* — La poésie religieuse du 20<sup>e</sup> siècle est une poésie qui vaut comme poésie, mais elle n'abolit pas l'existence d'une tradition dont nous devons prendre conscience qu'elle est aussi la nôtre. Il est très important que nous soyons conscients de notre solidarité — *volentes nolentes* — avec la tradition vivante depuis les origines de l'hymnodie, depuis le 4<sup>e</sup> siècle, depuis que le français était encore le latin, si j'ose dire : c'est la façon de prendre conscience de ce que nous portons en nous et peut-être de percevoir aussi, par différence, ce que nous apporte la modernité.

Il me semble important que cette poésie française moderne puisse entrer en dialogue avec la tentative que nous avons faite de tendre une passerelle entre le latin et le français et de faire passer dans le français ce qui ne paraissait accessible que dans le cadre d'une culture latine.

*D. Rimaud.* — Permettez que je cite ici Patrice de la Tour du Pin — il me disait qu'il voulait rendre à la poésie son rôle de véhicule de la foi, ce qui est, à mon avis, une très belle chose.

C'est vous, Père Gy, qui m'avez un jour éveillé à cela en me parlant d'une poésie mystagogique, c'est-à-dire une poésie dont la beauté vient de ce qu'elle contemple. Je pense à l'expression de Patrice de la Tour du Pin, « une hymne émerveillée ». Je trouve cela absolument extraordinaire. Une hymne qui est émerveillée du mystère qu'elle évoque. Alors, la poésie chrétienne est une véritable poésie et elle est intéressante pour nos contemporains parce qu'elle dit quelque chose du mystère qu'elle contemple et sa beauté vient de la beauté qu'elle contemple, et non pas d'abord du métier de l'auteur. Pour dire cela, Patrice de la Tour du Pin a inventé le mot de « théopoésie » à côté du vieux mot de théologie.

*P.M. Gy.* — Que pensez-vous des formes de cette poésie latine que nous avons essayé de garder dans notre traduction, à savoir, des octosyllabes, des quatrains ? Est-ce que cette forme-même n'est pas une barrière aujourd'hui ?

*J. Fontaine.* — Quand nos contemporains pensent à de la poésie, ce à quoi ils pensent, c'est à la poésie telle qu'elle apparaît à travers les chanteurs soucieux de forme littéraire, car il y en a d'autres qui visent plutôt le mime, l'expressivité, le mouvement, la gesticulation !

*J. Perret.* — Quand Ambroise a créé cette forme du quatrain d'octosyllabes, il n'y a pas de doute qu'il a employé un vers qui était employé dans la poésie profane.

*J. Fontaine.* — Les « petits vers » — c'est une question peut-être plus optique qu'acoustique.

*J. Perret.* — Regardez une hymne comme l'*Ave Maris Stella* — je ne comprends pas comment on peut repousser les petits vers et chanter l'*Ave maris stella* !

Est-ce que, dans les derniers mois, vous avez eu connaissance d'expériences qui aient été faites, d'utilisation de nos traductions à l'office ?

*D. Rimaud.* — Non, parce qu'il n'y a pas encore, à ma connaissance, de musique écrite sur ces pièces-là.

*J. Fontaine.* — Vous avez dit, à l'instant, une chose qui m'a étonné, c'est qu'il n'y a pas encore de musique. Pour ces textes qui sont en octosyllabes (pratiquement, elles sont en octosyllabes depuis Ambroise), il doit y en avoir des myriades ! A commencer par les chorals de Bach, sur quoi on peut facilement chanter n'importe laquelle de nos hymnes.

*D. Rimaud.* — Non, je ne pense pas, parce que les différences d'appuis à l'intérieur de chaque vers sont quand même des impératifs que nous ne nous sommes

pas donnés et si nous nous les étions donnés, nous ne serions pas arrivés à la fin de nos travaux !

On peut les chanter sur des récitatifs très simples ou ornés, où les différences de rythme et d'accentuation ne font pas de difficulté. Mais cela pose un autre problème, parce qu'à ce moment-là on a une hymnodie où des hymnes qui vont être, par cette musique simple, de même nature que la psalmodie, ce qui n'est pas toujours souhaitable.

*J. Perret.* — Je ne suis pas assuré qu'à l'origine, les hymnes d'Ambroise avaient chacune leur mélodie propre.

*J. Fontaine.* — Ce n'est peut-être pas un malheur ! Si on est forcé d'aller vers des musiques simples, ce n'est peut-être pas un malheur pour le peuple chrétien.

*J. Perret.* — On peut en avoir plusieurs. On ne les chantera pas tous sur l'unique mélodie du *Stabat Mater* ! Mais pour quelle raison ces musiques se sont-elles multipliées ? C'est, je crois, grâce à l'ingéniosité des maîtres de chapelle qui se sont dit : au lieu de chanter l'hymne B sur la même musique que l'hymne A, imaginons pour B une autre musique qui lui ira aussi bien et peut-être mieux. Et c'est ainsi que s'est enrichi le trésor de la mélodie chrétienne.

*J.Y. Hameline.* — A partir du Moyen Age, joue en faveur de la mémorisation de la mélodie des hymnes leur distribution calendaire. La mémoire s'est beaucoup appuyée sur ce retour des mélodies attendues et aimées. Elles étaient assez nombreuses et le fait de revenir avec cette force, cette imprégnation, cette réserve, en particulier, leur donnait un pouvoir d'être mémorisées beaucoup plus facilement.

Je pense particulièrement à ce que, dans l'ancienne France, on appelait les *hymnes de l'Eglise*, c'est-à-dire les hymnes de vêpres qu'on chantait à la procession avant la messe et dans beaucoup d'autres circonstances.



Aux solennités, on alternait ces hymnes avec l'orgue. Et l'orgue jouait un grand rôle dans cette espèce de prolongation de la métaphore hymnique dont il donnait, non seulement un écho décoratif, mais dévoilait la nature profonde : chant du monde, des hommes, des choses et des cieux — affirmation, dans la foi, que Dieu n'est vraiment connu que comme louable et le monde reçu que comme *bonum repromissum*.

Engagée dans un acte musical ou poétique, la foi développe ses ressources métaphoriques (*translatio cum virtute*) sous le double registre de la *cogitatio fidei* (ne portant pas cette fois sur les concepts, mais sur toutes les ressources du langage pour explorer ses objets) et de *l'admiratio*. Pas de foi sans *consideratio*, c'est-à-dire le regard porté vers. Chez Amalaire, le simple « Ô » des antiennes est interprété comme la métaphore même du regard porté vers quelque chose.

On trouve cela dans Cicéron ; il y a toujours un regard dans la métaphore — si je me souviens bien du *de oratore*. Il y a l'aspect de *cogitatio*, comme exploration des choses à entendre, à voir. Il s'agit, soit d'entendre, de réentendre la *vox ecclesiae*, soit d'entr'apercevoir à travers les mots, les choses qui sont désirables à connaître, à aimer et à regarder et on se porte vers ces choses-là.

Pour ce qui est des époques plus récentes, je suis frappé par l'importance de l'hymnodie dans les « revivalismes ». Tous les revivalismes à composante lettrée voient une floraison d'hymnes — Mr J. Fontaine fait allusion à cela à propos de Paulin ou de Prudence : « on se trouve là devant un phénomène assez proche d'un *Revival* où des gens forment des communautés de vie ». Et, là, on voit réapparaître l'élément de sociabilité, c'est-à-dire que l'hymne n'est pas seulement une prière à Dieu, mais devient d'une certaine façon un lien de sociabilité. Ceci est extrêmement fort, par exemple à l'époque de Wesley qui, pour moi, est le moment de la naissance de l'hymnodie chrétienne moderne. C'est l'hymnodie de « Réveil », de type anglo-saxon ; c'est elle qui va faire le fond de tous les mouvements de Réveil américains, qu'on va retrouver également dans le Réveil

de langue allemande, ou pour la langue française, à Genève, avec le pasteur Malan, et à Paris, avec le pasteur Lutteroth. C'est cette hymnodie que vulgariseront les « agences de Réveil », avec leurs chanteurs-compositeurs.

Dans cette hymnodie, la thématique est devenue résolument adventiste. Ce qui l'emporte, ce n'est pas le cycle du calendrier, mais l'attente du retour du Seigneur et l'exhortation fraternelle pour pouvoir attendre ce retour. C'est l'appel à la conversion immédiate dans le moment qui suit — suivi par exemple d'une exclamation alleluïatique, quand celui qui fait son témoignage va pouvoir rencontrer l'espace d'admiration de la communauté pour le bon témoignage qu'il donne.

Pratiquement, le catholicisme a opposé des barrières et liturgiques et musicales, à cette immense vague, jusque, en gros, dans les années 1960.

Puis, pour des raisons qu'il faudrait élucider, soudain, les digues se rompent et c'est vraiment un ras de marée, à peu près dans toutes les églises chrétiennes, quelle que soit leur langue, d'une hymnodie finalement de type Wesleyen. Ce qui me gêne dans nos répertoires, actuellement, ce n'est pas tellement que ce soit de mauvaises musiques, mais, c'est que nous sommes pieds et poings liés à une hymnodie moderne (et peut-être est-elle irrésistible ?) de type exagérément adventiste, dont les supports sont des supports de musique de Réveil. Même si on en accepte le type de « sociabilité musicale » et les aspects évidemment non négligeables d'édification fraternelle, on peut en déplorer souvent la faiblesse de contenu quant au mystère de la foi, l'insistance psychologique et le peu de puissance métaphorique, sauf chez les très grands auteurs (je pense à Wesley lui-même par exemple ou César Malan).

*J. Fontaine.* — Nous, ce que nous voulons essayer, c'est de faire affleurer à la conscience du peuple chrétien les ressources qui sont, comme dit S. Augustin, « dans les palais de la mémoire » et par conséquent renforcer, si vous voulez, l'acte liturgique même, qui est actualisation de tout le vécu de l'Église depuis son origine.

Il me semble que le retour à l'histoire auquel on assiste aujourd'hui peut être une conjoncture favorable pour que soit accueilli ce que nous avons essayé de faire, même si c'est d'une façon abrupte, parce que nous avons essayé d'être aussi exacts et honnêtes que possible avec les poétiques successives.

*P.M. Gy.* — Oui, il y a quand même, s'agissant de prière, une difficulté particulière, du fait que, dans l'hymne, la personne ou le groupe cherchent à se relier à Dieu par le plus profond de ce que nous avons à dire.

Ce que nous avons entrepris était d'essayer de montrer l'intérêt pour notre prière d'hommes du 20<sup>e</sup> siècle, de textes qui nous sont difficiles et parfois lointains. Mais il est plus difficile d'ouvrir les cœurs à des hymnes anciennes, qu'il n'est difficile, pour un grand historien du Moyen Age, d'intéresser, l'espace d'un soir, son public à une histoire qu'il raconte avec beaucoup d'intelligence et de talent.